



LE PRÉCURSEUR

Revue d'Information Missionnaire Juillet-Août, 1973, Ville de Laval – Vol. XXVIIe – No 10



HAÏTI

GUATEMALA



BOLIVIE

ZAMBIE





Photo: Fides

VATICAN: Le Prix de la Paix Jean XXIII à Mère Thérèse. . . . La cérémonie de la remise du Prix de la Paix Jean XXIII à Mère Thérèse Boyaxhiu, Fondatrice et Supérieure Générale des Missionnaires de la Charité de Calcutta (Inde), s'est déroulée dans la salle Clémentine, au Vatican, en présence du collège cardinalice, du Corps diplomatique et des représentants d'Instituts religieux et missionnaires, dont plusieurs membres de la Congrégation et de la famille de Mère Thérèse. Notre photo a été prise au moment où Paul VI remet à la récipiendaire, le montant de son prix: un chèque de \$25 000. (US). (Fides)

LE PRÉCURSEUR

No 10 – Juillet-Août – Vol. XXVIIe

Courrier de la deuxième classe. Enregistrement no 0357
Port de retour garanti.

MÈRE TERESA

Flamme d'amour
dans un monde
de ténèbres



Mère Thérèse revêtue de l'habit qu'elle a choisi pour ses Soeurs: sari indien blanc bordé d'un liséré bleu. Le photographe a pu saisir son franc sourire révélateur de la joie profonde qui anime les Missionnaires de la Charité dans leur inlassable dévouement au service des pauvres et des malades.

Texte: Madeline Maillet,
m.i.c.

Photos: Fides

1971
6 janvier

Pour la première fois, le Pape Paul VI accorde le prix pour la paix dans le monde. Ce prix institué à la mémoire de Jean XXIII a été attribué à Mère Thérèse, missionnaire à Calcutta depuis quarante ans.

QUI EST MÈRE TERESA?

Femme "unique au monde": une albanaise, fille d'un droguiste Gonxha Bojaxhiu, née à Skopje en 1910 en Yougoslavie.

A l'âge de douze ans, devenue fillette pieuse et sage, elle perçoit un appel secret. A dix-huit ans, elle entend parler des missionnaires de Calcutta: coup de foudre. Elle s'embarque et durant neuf ans, se prépare à un engagement définitif. Elle enseigne d'abord à des filles de castes, riches, dociles, ordonnées,

mais les murs de cette école tament la plainte des pauvres de l'Inde. Des voix de misères lui parviennent jusqu'au coeur, des râles de moribonds la glacent de terreur. A Calcutta, on compte plus de 400,000 sans-logis, dans les gares, sur les ponts; partout des malheureux, plus malheureux les uns que les autres.

**1946
10 septembre**

Soeur Thérèse s'en va à Darjeeling pour la retraite annuelle. Elle voit des huttes dont les chiens ne voudraient pas, des enfants abandonnés, des petits squelettes, des aveugles rongés de plaies, des mendiants estropiés, des agonisants qui halètent. Devant tant de douleur et d'abandon, elle s'interroge, elle ne peut fuir. La voix qui l'appelle se fait pressante . . . Mais quitter sa communauté, son habit, cette vie qu'elle a toujours menée . . . Comment pourra-t-elle s'occuper de tous ces miséreux, les soigner, leur être utile? Par quels moyens?

Sa retraite terminée, sa décision est prise, elle ira.

De retour à Calcutta, elle se présente chez Mgr l'Archevêque. Il refuse catégoriquement d'approuver sa sortie de sa communauté: elle ne peut que louer la sagesse du Prélat.

En fait, le temps est un grand maître: au bout d'une année, elle renouvelle sa demande. L'autorisation lui est accordée de s'entendre avec sa Communauté. Mère Gertrude, supérieure générale, oeil clairvoyant et sagace, ouvre grand son coeur pour approuver le généreux dessein de sa fille et l'assurer qu'elle aura toujours sa place à Notre-Dame de Lorette si elle veut y revenir.

**1948
12 avril**

Rome autorise Mère Teresa à se

faire pauvre avec les pauvres. Elle quitte donc la tunique de Notre-Dame-de-Lorette pour revêtir le sari de coton bordé de bleu qu'elle paye quatre roupies; une petite croix sur l'épaule signifie son appartenance au Christ.

Il faut cependant avoir quelques notions de "premiers soins" pour soulager tant de maux! Trois mois de stage chez les "Medical Sisters" à Patna lui suffisent pour se munir des connaissances indispensables à sa tâche nouvelle. Elle poursuivra désormais avec une tendre charité les pires misères des bourgs. Georges Gorrée et Jean Barbier dans "Amour sans frontière", s'expriment ainsi: "Elle va d'une cabane à l'autre, se met à l'oeuvre avec de l'eau et du savon . . . Les femmes indiennes la regardent faire. Elle lave les gosses, elle rit. Elle leur donne à manger, elle rit. Elle les soigne, elle rit." Et tous ceux qui la regardent comprennent que Dieu leur est apparu: ils sont heureux, eux aussi.

Au fur et à mesure qu'elle entame la besogne, les yeux de Mère Teresa entrevoient l'immensité des besoins, la mer de douleurs dans laquelle elle s'est engagée et surtout la dérive qui la guette. Elle doute. Elle se sent prise d'angoisse. D'autre part, l'armée innombrable des pauvres l'entoure, elle est assaillie; jamais, elle n'a vu tant d'horreurs: une femme vivante à moitié rongée par les rats et les fourmis, une autre jetée aux déchets . . . par son propre fils, pour ne citer que ces deux cas.

Mère Teresa est près de succomber: ses jambes ne veulent plus avancer, son corps craque! De nouveau, sa petite croix la saisit et elle renouvelle son engagement: les plus pauvres seront sa maison, sa famille, son bien.

Ceux qui la voient à l'oeuvre restent muets de stupeur. On est foudroyé par tant de charité! Bientôt il en est qui se dérangent pour l'aider: des étudiants, des mères de famille, même un fonctionnaire de l'administration qui offre un gîte.

La chaude sympathie d'une protestante lui apporte un vrai réconfort. Elle se surprend à songer

que seule une vocation religieuse donnera la force de répondre à tant d'exigences. Lentement, elle ébauche un statut de vie missionnaire pour les futures Missionnaires de la Charité dont le phare sera la parole de l'Évangile: "j'ai eu faim . . . j'étais nu . . ."

Une première aspirante, robuste, intelligente, joviale: Shubashini avait toutes les qualités d'une vocation évidente. Mère Teresa la retarde à la fête de saint Joseph. Au jour dit, la prétendante réapparaît, se dépouille de ses richesses pour revêtir le sari des pauvres: ce sera désormais Soeur Agnès, le prénom que Mère Thérèse portait jadis.

Dix autres jeunes filles complètement bientôt la douzaine d'apôtres dont le couvent sera le premier étage de la maison de l'administrateur Gomez.

**1950
7 octobre**

La Congrégation est née. Rome décerne un premier témoignage d'approbation.

**1965
1er février**

Les Missionnaires de la Charité sont désormais une Congrégation Pontificale. Paul VI manifeste ainsi hautement l'intérêt qu'il porte à l'oeuvre admirable de Mère Teresa. Combien cette âme généreuse dût louer le Ciel pour cet appui de l'Église! Comme elle a goûté la joie de voir son pénible labeur ainsi couronné!

Avec une ardeur nouvelle, elle poursuit ses tristes besognes. Chaque jour les troistes se rendent dans les taudis, chez les plus abandonnés, au milieu d'une cohue indescriptible. Elles sont à l'écoute de tous les besoins, de toutes les plaintes, en particulier du peuple des trottoirs. Une foule de mendiants, d'estropiés, de culs-de-jatte n'ont que le sol pour dormir dans une ambiance repoussante.



Le Cardinal Conway, d'Irlande, et Mère Thérèse, fondatrice des Missionnaires de la Charité, au refuge du temple de Callighat, où cette religieuse recueille les vieillards et les mourants qui n'ont pas de toit.



Les Filles de Mère Teresa s'occupent des enfants d'une maigreur squelettique.

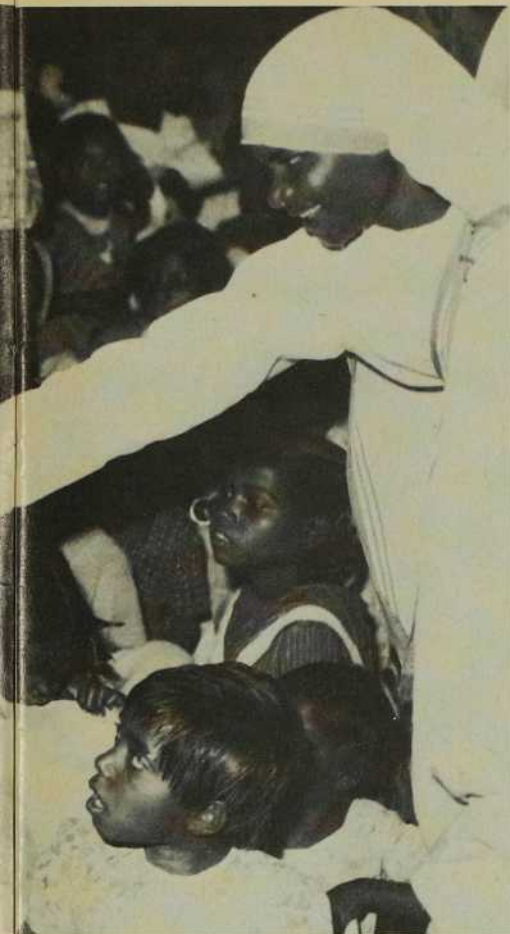


Distribuer des cadeaux aux enfants est agréable pour les Filles de Mère Thérèse. Le but de la Congrégation fondée à Calcutta le 21 décembre 1949, est en effet avant tout de prendre soin des plus pauvres, des incurables et des mourants.

Le Cardinal Conway d'Irlande à Calcutta. On le voit ici entouré d'enfants bien sympathiques au *Shishu Bhavan* (home pour enfants) de Mère Thérèse.



Les jeunes filles qui entrent chez les Missionnaires de la Charité s'engagent par un quatrième vœu—celui de charité—à servir le Christ dans leur prochain qui souffre. C'est précisément cette disposition à voir le Christ dans les malades qui donne aux Soeurs la force de remplir de pénibles besognes.



1954

La Presse locale mentionna un jour cette détresse des gens qui mouraient d'épuisement dans la rue. Mère Thérèse émue, se mit à la recherche d'un "mouroir". Le temple de la déesse Kali, lieu de pèlerinage très fréquenté, offrait deux salles qui résoudraient le problème. On les lui donna. Les prêtres de la déesse virent d'un mauvais oeil, des religieuses chrétiennes s'établir à leurs côtés. L'un d'eux fut admis au nombre des patients parce que l'hôpital n'avait pu l'accueillir. La charité dont il fut entouré par Mère Teresa gagna à celle-ci la sympathie des autres et même on lui attribua une subvention de soixante dix mille francs.

Qui pourra s'imaginer toutes les scènes dont les infirmières sont témoins chaque jour: gangrène, plaies grouillantes de vers, peau plus fragile qu'un papier de soie, os découverts; ni pleurs, ni cris, mais respect de cette mort qui vient à chaque moment.

La sollicitude de Mère Teresa ne s'arrête pas aux moribonds. Elle organise un *Home* pour enfants, des maternités, des orphelinats, des écoles. Les soeurs s'adonnent à toutes les éducations couture, dactylo, menuiserie, ferronnerie, coopératives, clubs: elles demeurent partout servantes des pauvres. Mère Teresa veut que ses pauvres sachent qu'ils sont aimés, qu'on a même besoin d'eux. Comme le dit Raoul Follereau, "elle est l'amour, son don est lucide, volontaire, obstiné." Son souci est de rayonner le Christ, d'attirer vers le Christ, de transpirer le Christ. Chaque plainte, chaque détresse trouve un écho dans son coeur, elle aime chaque individu pour lui-même. Ce qui lui importe, c'est l'approche de personne à personne.

Son oeuvre est faite de sincérité, d'authenticité. Avec une immense tendresse, ses filles prennent la relève, pas seulement elles, mais des amis au coeur généreux; le bien est aussi contagieux.



1963
25 mars

A côté des sept cents membres de la famille religieuse de Mère Teresa, distribués aux quatre coins du monde, une Congrégation de Frères devait naître de son zèle puisque certaines tâches dépassaient les forces féminines. A leur tour ils iraient se multipliant pour servir les pauvres sans distinction de races ou de croyances.

Les uns et les autres sont fidèles à la consigne de joie de Mère Teresa: "C'est avec joie qu'il faut toucher le Christ sous son masque de misère, dit-elle, car la joie est l'amour, la joie est la force." Paradoxalement, leur joie de vivre est renforcée par un travail rebutant et une existence austère; chaque missionnaire connaît la pauvreté totale: pour tout bagage, un matelas, un mince coussin, deux draps et puis un seau qui peut contenir tout l'avoir. En plus le régime est dur: lever à quatre heures, service jusqu'à vingt-et-une heures; repos une demi-heure chaque jour et détente le jeudi consacré à la prière et à la lecture.

C'est ainsi que la fin de notre siècle voit se lever une phalange d'âmes d'une qualité particulière et cela sur tous les continents: l'époque actuelle aura vu des religieuses indiennes aller porter secours aux pauvres de Rome à la demande du Pape, et à Harlem.

Sincérité, authenticité, désintéressement total sont la base de l'oeuvre de Mère Teresa qui ne fait jamais de plan puisque l'amour n'est jamais planifié.

PHILIPPINES

Notre région possède maintenant un Centre qui donne à réfléchir aux plus pessimistes—le Centre Communautaire de Fatima—inauguré pour le service de milliers de familles des quartiers pauvres de Piapi et d'autres secteurs de la paroisse.

Fondé il y a deux ans, le Centre a déjà fait bénéficier environ 48 000 indigents, de services médicaux et dentaires. De plus, à la faveur d'autres activités, des

CENTRE CO DE



centaines de jeunes filles sont devenues des ouvrières compétentes. Quelques-unes de ces dernières, monitrices au Cours de Couture, aident même leurs parents à boucler leur budget familial.

L'histoire de cette entreprise est pleine d'intérêt selon ce que racontent les fondateurs: le Père Marcel Lavoie, curé, Soeur Madeleine Alarie, m.i.c., et le Conseiller Bonifacio Tamayo.

COMMUNAUTAIRE PIAPI



Ce courageux trio lança l'idée de la fondation en 1969. Ils désiraient établir une oeuvre pour secourir les démunis et par le fait même, porter tous les paroissiens à cultiver dans leur milieu, l'esprit de solidarité humaine, d'amour du prochain sans acception de croyances ou de races.

Soutenus par la foi en Dieu et en leurs semblables, les paroissiens réussirent à ériger un modeste édifice à deux étages. Leurs ressources financières se limitaient aux contributions volontaires des concitoyens et à quelques dons. Au bout de deux mois, le Centre ouvrait ses portes. C'était comme un phare rayonnant d'espoir sur les quartiers les plus pauvres.

Le Centre offrit tout d'abord des services médicaux et bientôt mit sur pied une clinique dentaire. Les patients n'étaient pourtant pas reçus gratuitement. Ceux qui étaient membres du Centre devaient payer quelques centavos pour défrayer le coût des remèdes et les salaires de l'équipe de service.

Grâce à ses débuts favorables, le Centre compte maintenant environ deux mille familles agrégées. La paroisse de Fatima en a recensé à elle seule, plus de dix mille.

Le Conseiller Tamayo est président du conseil d'administration. Soeur Madeleine Alarie est coordinatrice. Cette dernière est déjà bien connue par son action dynamique et sa compétence dans la réorganisation de Sapang Palay.

Mme Merle Ypil, doctoresse, est en charge du bureau médical; un dentiste, le Dr Salvacion Singco Estergio, reçoit les patients, trois fois la semaine. Des dons généreux ont fourni les instruments indispensables et l'équipement des bureaux.

Les classes de couture ont été gratifiées de vingt machines à coudre, de deux machines automatiques à aiguille oscillante et de divers accessoires utiles.

Chaque soir, se donnent des cours. Bientôt, l'art culinaire, la coiffure, la plomberie et l'électronique seront à l'horaire.

Pour réaliser tous ces projets, les administrateurs, en quête de locaux plus spacieux, espèrent pouvoir construire tout près du Centre actuel, un autre immeuble à deux étages dont le coût s'élèverait à 40,000 pesos. Les jeunes de la paroisse de Fatima se sont engagés à solliciter de leurs concitoyens les fonds nécessaires à une si louable entreprise.

Actuellement, les trois-cinquièmes des revenus proviennent des membres, le dixième, des paroissiens et la balance des bienfaiteurs. Les comptes de l'établissement sont vérifiés chaque jour.

Les paroissiens de Fatima sont lancés sur la voie du progrès. "Aide-toi, le ciel t'aidera". Une fois de plus, ils en ont fait l'expérience.

Extrait du "Davao City Dispatch"
Traduit de l'anglais 1972



ibo

FOLKLORE HAÏTIEN

par Joseph Augustin

1—Monsieur Augustin, votre talent exceptionnel pour la poésie et le chant a doté le répertoire haïtien de pièces incomparables tant pour l'expression religieuse que pour celle de l'âme de votre nation, si riche de couleurs et d'images. Vous avez doublé vos titres d'un envol de danse, est-ce l'harmonie qui ressentait le besoin de s'exprimer par le mouvement ou celui-ci qui a servi de tremplin aux élévations mystiques?

R—Veuillez me permettre d'abord de vous remercier pour les sympathiques et élogieuses paroles par lesquelles vous évoquez mes humbles réalisations musicales créoles. Je suis heureux d'apprendre une nouvelle fois que le but de mes chants est atteint puisque, comme vous le dites, ils seraient une adéquate expression de la foi chrétienne qui soulève notre âme créole.

Pour répondre maintenant à votre question, je vous invite à deux paliers de considérations.

Tout d'abord le tambour et son mouvement rythmique sont le fondement sur lequel mes chants sont bâtis. Le rythme et la danse précèdent donc la mélodie et pourraient subsister indépendamment d'elle. Nos danses et les cascades rythmiques qui les suscitent, constituent déjà par elles-mêmes une expression humaine riche et variée; il est facile de discerner dans le *ibo*, l'effort de libération, dans le *yanvalou* la contemplation, la tendresse et l'offrande, dans le *kongo* des démarches amicales, dans le *nago* l'endurance à toute épreuve.

Si l'on part maintenant de la parole de Dieu et de son expression, à partir de notre foi chrétienne, cette expression, en Haïti, ne peut être que créole aussi bien pour son authenticité humaine que pour sa fidélité au divin, car nous sommes un peuple créole. Notre langage, nos mélodies, nos



yanvalou



yanvalou

kongo



kongo





nago



nago



djouda

La Rédaction du Précurseur remercie Monsieur Michel Cyriaque, célèbre danseur haïtien, d'avoir exécuté ces pas de danse.

dances sont une seule et même chose: ils sont la manifestation d'un seul et même génie ethnique. Nos rythmes et nos danses sont donc partie intégrante de nos élévations mystiques.

2—Vous avez, par exemple, composé un *Alleluia!* sur le rythme *kongo*. Est-ce que ce rythme est spécialement propre à rendre l'enthousiasme de la résurrection et les transports de la joie?

R—Le *kongo* est une démarche d'amitié et de joyeuse cordialité. J'ai choisi ce rythme pour mon *alleluia* pascal parce que le mystère de Pâques contient non seulement le sentiment de l'amitié renouvelée avec Dieu, mais aussi l'idée de notre passage de la mort à la vie. Ce passage, nous le savons bien, consiste en une démarche quotidienne de tout notre être. Cette démarche évolue dans une joie qui grandit chaque jour et culmine en allégresse débordante au jour de Pâques, dans la mesure où nous vivons l'espérance naissant de la mort et de la résurrection du Seigneur.

Pour exprimer l'enthousiasme en lui-même, d'autres rythmes, tels que le *mayi-zépol* ou le *rabo-day* sont, je pense, plus indiqués. Mais dans cet *alleluia*, j'ai voulu insister plus sur notre part dans notre salut que sur l'allégresse pascale.

3—Y aurait-il une allégorie quelconque de cachée dans le *nago* et le *ibo*?

Le balancement nommé *zépol* serait-il une image de la crainte ou l'expression de la révérence?

R—Le *nago* est la danse qui célèbre le courage indomptable de celui qui se relève après la chute, qui tombe encore et se relève de nouveau, puis, à bout de forces trouve encore dans sa foi assez de ressources et d'énergie pour mener victorieusement la lutte contre les puissances hostiles.



mayi-zépol



mayi-zépol



raboday

Le *ibo* est le brisement des chaînes. C'est pourquoi cette danse comporte des écartements secs des bras et des deux jambes, gestes par lesquels l'esclave s'efforçait de casser les chaînes qui lui retenaient les deux poignets et les deux chevilles. Nous demandons à ce rythme de nous aider dans nos efforts de libération des complexes et des oppressions.

Le *zépol* n'est pas un tremblement. Il n'exprime ni la crainte ni même la révérence. Il signifie plutôt une vitalité surabondante perçue dans la divinité et intérieurement communiquée à l'homme, et est propre à exprimer certains débordements d'enthousiasme.

4—Sans doute que certaine chorégraphie exprime des situations concrètes comme celles de la récolte, des semailles, quels gestes les traduisent ordinairement? Par ailleurs, il serait impossible de ne pas trouver dans le folklore haïtien, des cadences animées par la tendresse, qui visent à extérioriser le sentiment intérieur de l'amour qui veut conquérir. Quel serait le genre le plus expressif en l'occurrence?

R—C'est le *djouba* qui correspond aux semailles, car il manifeste l'espoir d'une germination heureuse et abondante. Du bout de l'orteil, le danseur semble toucher les points où le jeune plant doit percer le sol tandis que de tout son corps, il exprime la vibration vitale interne de la future plante grandissant et fructifiant ainsi que ses ondulations externes au souffle du vent.

La joie d'une heureuse récolte éclate dans le *raboday*. Cette danse exubérante ne s'exécute pas d'une manière aussi conventionnelle que la plupart des autres. Elle varie de forme au gré des

danseurs, ce qui n'est que naturel étant donné que toute joie vraie serait faussée si elle devait s'exprimer par des formules fixes et stéréotypées.

Quant au sentiment de tendresse et d'amour c'est par le *yanvalou* qu'il s'extériorise. Cette danse d'une douceur infinie et qui présente des ondulations d'une indicible souplesse, occupe 80% de la danse populaire. Aussi a-t-elle pris de nombreuses variantes aussi tendres et onctueuses les unes que les autres. S'agissant d'amour et de conquête d'un cœur, on ne peut ne pas citer aussi le *kongo* qui est la démarche du cœur rempli du joyeux espoir d'une victoire sentimentale.

Cependant les experts n'unissent pas *yanvalou* et *kongo* dans une même chorégraphie. Car le *kongo* opère sur le plan social tandis que le *yanvalou* est mystique et profond.

Ma Soeur,

J'ai été très heureux d'avoir cette occasion d'exprimer les valeurs humaines dans le folklore haïtien.

Je vous en remercie et vous félicite aussi de publier une revue qui fait preuve d'un véritable esprit missionnaire puisqu'elle se soucie de rechercher les éléments positifs des cultures non occidentales.

Puissent cet interview et son contenu contribuer à l'édification de vos lecteurs.

Joseph Augustin

PHOTOS: M. Paule Sanfaçon, m.i.c.
INTERVIEW: Elisabeth Van Chestein, m.i.c.

LES FÊTES RELIGIEUSES DE ORKOPINA

Photos: Imagen, Cochabamba

Ramirez, Cochabamba



La fête de Notre-Dame de Orkopina, l'une des plus grandioses de la Bolivie, se prépare du 31 juillet au 14 août et se célèbre plus spécialement les 14-15-16 de ce mois.

C'est ici à Quillacollo, Cochabamba, qu'à l'époque de la colonie, la Mère de Dieu serait apparue.

Cette année, les autorités religieuses et civiles se sont concertées pour faire de cette *fiesta* un succès sans précédent.

14 août

A Lourdes, la Vierge a montré une prédilection particulière pour les enfants. Aussi, à l'aube du 14 août, la première cérémonie est-elle la visite de la statue de la Vierge aux étudiants de l'école paroissiale. Le programme se poursuit avec la messe solennelle dite de *campana* où il y a communion générale et offrande de fleurs. Une réception est offerte aux pèlerins venus par milliers des divers points de la République et même du Nord de l'Argentine et du Paraguay.

Vers 2 h.: Vêpres solennelles suivies de la prédication et de la *Entrada* (entrée) ou défilé traditionnel folklorique; la procession religieuse proprement dite n'aura lieu







Tout geste est symbolique: ceux qui désirent de l'argent achètent des billets miniatures; d'autres se procurent une maison miniature, un camion ou autres objets utiles.



Un groupe de danseurs.

que demain. Aujourd'hui, prime la fête profane: plus de 50 groupes de danseurs aux costumes typiques se mettent en marche. Suivent les *pasantes* (personnes) qui ont contribué au paiement des costumes bénis à la messe du matin. Des autos décorées de fleurs et d'objets en argent ferment ce cortège symbolique.

Les gens regardent le défilé ou vont et viennent autour des nombreux petits commerces d'aliments, de liqueurs, de cierges, d'images, etc. Avant ou après cette *entrada* les uns entrent à l'église pour écouter les cantiques à la Vierge, les autres font brûler des cierges, d'autres demandent la bénédiction du prêtre qui touche leur tête avec son étole. D'autres, malheureusement, s'enivrent avec la *chicha* (boisson du pays).

Vers 7 h. la place principale est littéralement envahie de spectateurs venus pour le concours des fanfares, les différents amusements et les traditionnels feux d'artifice. Toute la nuit, la symphonie des *sicuris* (ensemble musical) se fait entendre. Dans le temple aussi, des campagnards au corps maigre et bronzé tirent de leurs *samponas* et *tarkas* (instruments musicaux primitifs) des airs tristes et monotones, humbles et plaintifs tout comme leur vie infortunée, sans horizon, perdue dans leurs montagnes désolées. Mélodie dont le message semble dire: "Jusques à quand cette situation, ô Vierge de Orkopina"?

15 août

A l'aube de cette fête de l'Assomption, les *samponas* et les cloches de bronze de l'église lancent dans l'air leurs notes matinales. A 5 h. 30 commence la messe de l'aurore suivie de la Concélébration *novenantes* (de neuvaine). Pour répondre à la piété sincère des Boliviens et latino-américains, tout l'avant-midi se déroulent des Célébrations Eucharistiques. Vers 2 h. la grandiose procession du département de Cochabamba parcourt les rues. La croix ouvre le défilé religieux, vient ensuite le brancard de la Vierge porté sur les épaules des croyants qui se disputent cet hon-

neur. Une foule recueillie alterne en chants et prières pendant que des groupes de fanfares et de danseurs scandent le pas presque religieusement.

Toute la journée, c'est fête, toute la journée les cloches sonnent. Des gens des quatre coins du pays visitent le sanctuaire de la Vierge sollicitant sa protection et redisant leur gratitude. Comme la veille, durant la soirée, l'orchestre, les pétards et feux d'artifice marquent la joie générale.

16 août

En ce jour, la fête populaire se tient sur la montagne surnommée Calvaire. La statue de la Mère de Dieu y est transportée, accompagnée de la foule suppliante et chantante qui assiste ensuite à la messe. Tout est symbolique et typique. Ceux qui désirent de l'argent achètent des billets de monnaie miniature ou vont casser des pierres qu'ils viennent faire bénir avec la promesse d'employer noblement cet argent si leur désir se réalise un jour. Ils font de même avec les autres objets miniatures, symbole de leurs désirs les plus légitimes comme par exemple, un camion, une maison, une ferme, etc. Jusqu'aux amoureux qui paient une fanfare et dansent en prévision de leur prochain mariage qu'ils viennent confier à la Vierge.

A 7 h. c'est au tour des pèlerins de la Paz et d'Oruro de présenter leurs feux d'artifice et leur concert comme l'ont fait les gens de Santa Cruz. Cette fête de l'Assomption se prolonge tard dans la nuit avec de petites processions organisées par des groupes de pèlerins particuliers. A l'air heureux de ces gens, on a l'intuition pour ne pas dire la certitude que plusieurs ont été exaucés par la Madone de Orkopina.

QUE PENSER DE TOUT CELA?

Lors de la Deuxième Conférence Générale de l'Episcopat Latino-américain à Medellin, Colombie en 1968, les évêques ont étudié, avec grand intérêt, les manifestations religieuses populaires du peuple sud-américain.

Ces démonstrations spectaculaires sont le fruit d'une évangélisation réalisée au temps de la conquête des Espagnols. C'est une religion de vœux et de promesses, de pèlerinages et d'innombrables dévotions, basée sur la réception des sacrements surtout ceux du Baptême et de l'Eucharistie. Si chaque homme diffère dans ses relations avec Dieu, ainsi en est-il des peuples. Avec les années, les expressions de foi peuvent avoir été déformées, mêlées au patrimoine religieux reçu des ancêtres, à la magie et aux superstitions. C'est le devoir des missionnaires engagés dans la pastorale de découvrir la semence de foi que Dieu a déposée en ces hommes et de profiter de ces fêtes religieuses pour faire passer le Message Evangélique.

Le missionnaire ne doit pas condamner ces pratiques qui, à première vue, lui semblent étranges et superficielles. L'histoire et la culture de ce peuple peuvent l'orienter dans sa démarche, ses recherches de compréhension lui faisant découvrir et canaliser les valeurs, les richesses ancestrales vers un "Plus être", un "Devenir".

L'amour et la piété envers la Vierge demeurent un héritage des Espagnols qu'il ne faut pas analyser à la légère. Avec le temps, chaque missionnaire apportait la dévotion de son lieu d'origine; de là ce grand nombre de vocables à Marie et ces lieux de pèlerinage caractérisant la foi du peuple bolivien.

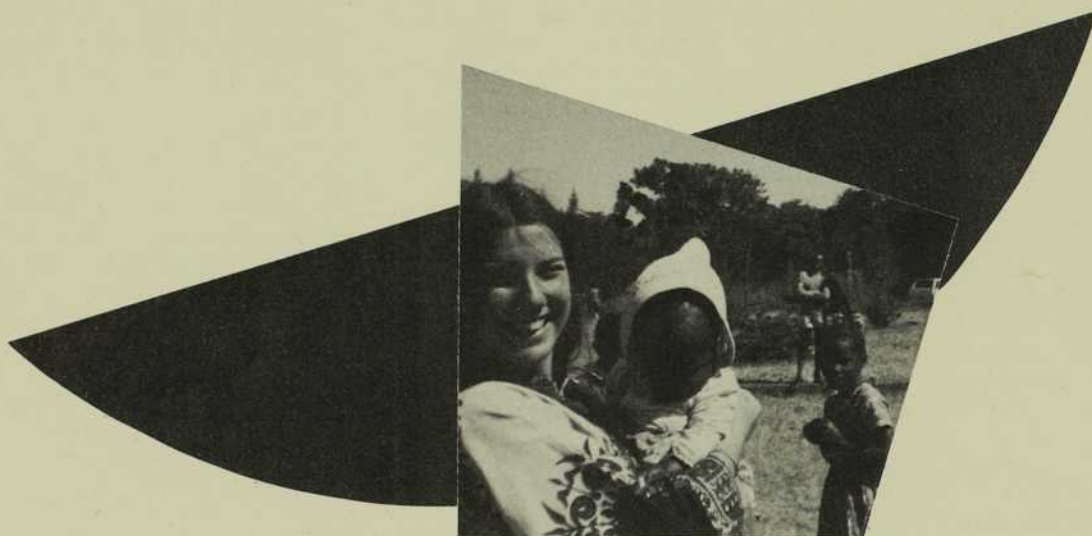
Visiter un sanctuaire, laisser un cierge aux pieds d'une statue, c'est une promesse d'honneur à accomplir; promesse réalisée maintes fois au coût de grandes fatigues et de pénibles sacrifices.

Mais qu'importe? On est venu, on a baisé la statue, on a recouvert la paix, on a rendu hommage à la Vierge. Ce peuple a besoin de se traduire dans des signes, des gestes concrets et sa dévotion à la Madone fait peut-être de l'Amérique du Sud la terre de Marie.

Pierrette Quévillon, m.i.c.
Cochabamba, Bolivie

J'AI VU L'AFRIQUE

Christiane, 17 ans, a eu le privilège d'un séjour en Zambie, Afrique. Soeur Pauline Pageau, m.i.c., a recueilli ses impressions pour le Précurseur.



par **CHRISTIANE**

- Q.—Christiane, tu es allée en Afrique, c'est tout un enrichissement pour une étudiante, tu veux bien m'en parler?
- R.—Avec plaisir, mais par quoi commencer? Il y a tant à dire sur la Zambie et Lusaka, sa capitale.
- Q.—C'est ton premier contact avec le Continent Noir?
- R.—Oui et non. Je veux dire qu'à l'aéroport, nous n'avons pas encore l'impression d'être en Afrique. Lusaka est une cité semblable aux petites villes nord-américaines; évidemment, on rencontre des Africains mais aussi beaucoup de Blancs. Ce ne sera que sur la grande route menant à Chipata, que nous réaliserons pleinement fouler le sol africain.
- Q.—Quelqu'un vous attendait à l'aérogare?
- R.—Oui, le Père Michel, p.b. et Soeur Françoise, m.i.c. qui nous conduisent d'abord chez les Soeurs Blanches vraiment accueillantes pour nous les cinq Canadiens littéralement fourbus après dix-neuf heures de vol.
- Q.—C'est en camionnette, je suppose, que les missionnaires vous emmènent ensuite à Chipata?

R.—Oui, sauf Huguette et Françoise qui font le trajet en avion. Nous, nous roulons six heures environ sur la route principale Lusaka-Chipata. Que de surprises! D'abord la température de 50° F.: juin et juillet sont les mois d'hiver; la végétation sèche qui s'offre à nos yeux, nous l'aurions aimée luxuriante; la couleur rouge de la terre, les arbres géants nommés baobabs, tout nous frappe mais surtout les gens. Que dire des femmes portant leur bébé sur leur dos ou une charge sur la tête! Denis fait remarquer la joie exubérante des Noirs.

est le seul grand magasin où s'entasse un méli-mélo inouï mais où nous avons pu nous procurer des choses typiques vraiment appréciables.

Q.—On dit que les Africains ont un sens profond de l'hospitalité, c'est vrai?

R.—Oui, ils sont très, très accueillants. Ils offrent des cadeaux aux visiteurs: pistaches, citrouilles, même une poule vivante. Une chance que Soeur Evelyn était là pour la prendre. Un jour, chez un catéchiste qui nous avait invités, Rodrigue avait apporté une belle couverture de laine mais il fallut



AVENTURE DE VACANCES

Ont-ils réellement quelque chose à nous envier? tellement ils semblent bien dans leur peau.

Q.—Paraissent-ils étonnés de vous rencontrer, vous, des touristes?

R.—Non, car ils sont habitués aux missionnaires, aux Européens, toutefois un groupe de cinq laïcs canadiens a pu les intriguer car les visiteurs sont rares. Chipata est une petite ville de 25 000 habitants environ ne possédant ni hôtel, ni taxi, ni transport en commun. On a bien taquiné Françoise qui voulait magasiner . . . le marché public

argumenter longtemps pour convaincre le bon Monsieur d'accepter ce présent: tel pays, telles coutumes!

Q.—Vous êtes allés en brousse?

R.—Disons plutôt dans la campagne, pas précisément la brousse. Là une Leader du Mouvement de la Promotion de la Femme, Lucia nous a fait visiter ses champs, la fabrication du miel et du beurre de pistaches d'ailleurs délicieux. Chez-elle, cette africaine nous a offert, selon la coutume, des nattes de paille pour nous asseoir, mais son mari,



Marche dans la brousse, visite à la réserve, flâneries au marché et même acrobatie sur le toit d'une hutte, quelle aventure!

seigneur de la maison, avait un banc. L'homme est très respecté là-bas; nos deux compagnons ont joui de cette civilisation . . . même un jour, une femme plia le genou devant eux en leur donnant la main.

Q.—Avez-vous goûté les mets africains?

R.—Oui, ça c'était mon grand désir et quel inoubliable souvenir! Imaginez l'intérieur du "home" où nous avons été invités à souper: une grande pièce avec un feu au milieu; chaises, bancs, table recouverte d'une nappe . . . papier journal. Au centre de la table, une chandelle faisait ressortir la variété des teintes et des grandeurs de la vaisselle de granit. Le couple avait même emprunté des ustensiles sachant que les Canadiens s'en servaient. Nous passons à table, la femme et les

enfants assis à terre derrière nous, ne mangent pas. L'hôte nous invite à nous servir de *sima* (farine de maïs avec de l'eau) dans le plat au centre de la table. Soeur Françoise nous apprend à rouler la pâte dans notre main; "comme de la plasticine" dis-je à Huguette. C'est bon, il manque peut-être un peu de sel mais on y supplée en saucant la boulette dans un des trois plats de viande épicée, fèves ou omelette: menu très varié pour cette réception. C'est délicieux mais il faut mastiquer longtemps . . . Le dessert n'est pas dans les coutumes mais Coke et Fanta sont du "party". En parlant de Fanta, ça me rappelle que chez un autre ami des Soeurs, après nous avoir offert un breuvage et des biscuits au chocolat (les seuls dégustés en Afrique) le Monsieur nous donna en-

viron 60 sous pour nous acheter de la Fanta en Europe ou au Canada . . . La politesse des Africains est proverbiale; ils poussent la délicatesse jusqu'à reconduire leurs visiteurs chez eux après la soirée; et plus on apprécie quelqu'un, plus on va loin . . . Nous étions quasi fatigués de voir ce cher Zambien suivre en bicyclette, l'auto des Canadiens.

Q.—Comme étudiante, Christiane, cela a dû t'intéresser de visiter des écoles?

R.—Je n'en ai vu qu'une: St. Monica's Secondary School subventionnée par l'Etat mais où plusieurs religieuses enseignent dont une Soeur de l'Immaculée-Conception, des Soeurs Grises d'Ottawa et des Soeurs de Maryknoll. Les laboratoires de chimie et de biologie nous ont particulièrement intéressés. Voyez-vous, ils ont sur place les animaux: serpents, panthères, crocodiles que les professeurs dissèquent et empaillent. Tout est couleur locale, les poubelles, par exemple, sont des pattes d'éléphant. L'enseignement se fait en anglais mais quelques étudiantes prennent le français comme langue seconde ce qui nous a permis d'échanger un peu.

Q.—En parlant d'éléphants, la Zambie possède une belle Réserve, tu l'as visitée?

R.—Ah! oui, MFUWE où vivent à l'état sauvage une grande variété d'animaux: antilopes, hyènes, léopards, éléphants, zèbres, lions, hippopotames etc. Ce parc immense est tout à fait l'opposé de nos jardins zoologiques. Les animaux s'y ébattaient en toute liberté alors que ce sont les touristes qui visitent emprisonnés dans leur voiture. Si on en descend pour prendre des photos, la vigilance s'impose . . .

Q.—Avant de terminer, Christiane, me donnerais-tu tes impressions sur le travail des missionnaires? T'attendais-tu à les voir préoccupés du développement, des intérêts humains de ce peuple africain?

R.—En effet, nous avons été tous les cinq agréablement surpris et ravis de voir les missionnaires: Pères, Frères et Soeurs mettre en valeur la dignité de la personne humaine. Je pensais que les missionnaires, du moins selon la conception d'autrefois, ne s'occupaient que de religion, je veux dire veillaient surtout à ce que les gens prennent conscience de l'existence de leur âme à sauver. Ces spécialistes de la missiologie mettent en premier cet aspect religieux mais y arrivent en partant du concret.

Q.—Oui c'est bien cela, la mission d'aujourd'hui: partir du sensible, des valeurs et de la civilisation des peuples pour atteindre le but: ÉVANGELISATION. Avez-vous assisté à la messe dominicale?

R.—Certes et quel rassemblement! quelle expression de musique et de chant! Il y règne une animation extraordinaire, c'est probablement la seule rencontre de la semaine. Je ne veux pas et ne peux pas porter de jugement mais on devine un certain

mysticisme qui attire la foule, répond à leurs besoins et rejoint leurs valeurs religieuses ancestrales revalorisées.

Q.—Comme cela, Christiane, tu es échantée de ton séjour en Zambie, pourrais-tu nous livrer un autre souvenir?

R.—Oui, j'aime à revenir sur le travail des missionnaires. J'ai vu des religieuses données, des femmes extraordinaires, des expertes en arts ménagers, en catéchèse, en puériculture, en sciences; des amies, des compagnes pour ces chères africaines: leurs élèves. J'ai vu des personnes tellement authentiques qu'elles m'ont donné le goût d'aller leur aider peut-être un jour . . .

Q.—Tu partirais comme missionnaire laïque un an ou deux?

R.—Non, je n'aurais pas ce courage, mais expérience de vacances; seconder un mois ou deux.

Q.—Alors tu crois qu'en 1973 les missionnaires ont leur place dans le monde d'aujourd'hui et qu'il y a encore appel?

R.—Je crois, quoique je ne comprenne pas trop . . . c'est un mystère pour moi. Voyez-vous, des femmes de chez nous aimant tellement leur pays d'adoption qu'elles ne veulent plus revenir au Québec, ça me pose question.

Q.—Tu ne penses pas qu'elles sont motivées par quelque chose de fort ou QUELQU'UN de bien cher?

R.—C'est certain qu'elles sont motivées pour aimer un travail si ardu mais source de nombreuses joies. Si vous voyez comme elles sont aimées et appréciées là-bas! Le respect dont on les entoure, l'amour et la gratitude qu'on leur témoigne, c'est formidable!

Q.—Du point de vue culturel, ce voyage t'a apporté quelque chose?

R.—Oui, beaucoup, ça m'a fait apprécier notre vie ici au Québec. Nous sommes des comblés à tous points de vue et nous devrions aider davantage nos compatriotes missionnaires. Le prêtre, par exemple, sa tâche est magnifique, mais combien lourde. Il est non seulement pasteur, mais administrateur menuisier autant qu'avocat, conseiller de tous, c'est un homme merveilleux. L'un de notre groupe disait: "S'il n'y avait pas de missionnaires, il faudrait INVENTER une autre sorte de gens pour les remplacer". C'est si vrai que le résumé de mon séjour à Chipata pourrait se traduire: HOMMAGE AUX MISSIONNAIRES. Nous avons fait la découverte de religieuses compétentes, de femmes exceptionnellement humaines et accueillantes qui nous ont reçus au sein de leur merveilleuse petite équipe communautaire. Une révélation pour nos compagnons encore plus que pour nous qui s'étonnaient de cette atmosphère chaude, spontanée; une intimité telle, qu'inconnus hier, nous tutoyions ces Soeurs si gentilles, si dynamiques. Cet accueil que nous n'oublierons jamais a contribué à faire de notre voyage, un succès, des vacances idéales et enrichissantes.

DU GUATEMALA

MES VACANCES AU SERV

Bertha Bussières, m.i.c.
Champérico, Guatémala



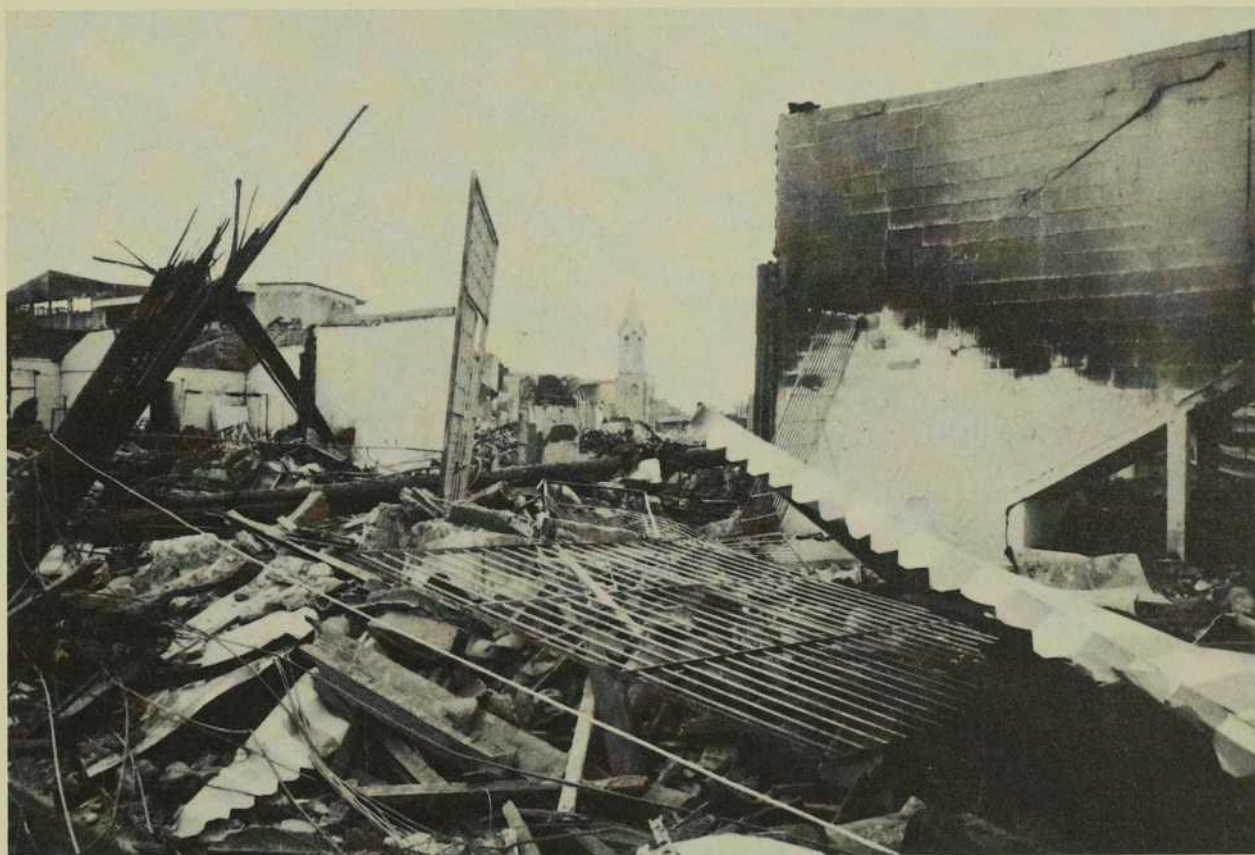
Le 23 décembre 1972, la radio, la T.V., les journaux du Guatemala annoncent qu'un terrible tremblement de terre a détruit 80% de Managua, capitale du Nicaragua. A cette nouvelle les pays voisins et le monde entier sont consternés et aussitôt tout est mis en branle pour venir en aide à ce peuple durement éprouvé. En moi un rêve ardent se dessine: "Partir aider là-bas dans un hôpital". Etant en vacances jusqu'au 8 janvier, je transmets mon désir à ma responsable et au Père Juan Manuel Amézaga, curé de la paroisse. Ce dernier me dit: "Ma Soeur, aucune personne ne peut se rendre à Managua, mais j'ai un ami qui ira porter des vivres, je lui en dirai un mot, peut-être pourriez-vous entrer par la Coix Rouge".

Le 26, le Père arrive: "Tenez-vous prête, vous partirez". Un rêve de jeunesse va se réaliser: "Exercer ma profession d'infirmière où il y a urgence". Le 28 décembre je pars enthousiaste et heureuse d'apporter mon humble quote-part aux victimes de cette tragédie. Mes compagnes viennent me reconduire à l'aérogare. Je prends place dans une avionnette de quatre sièges dont deux occupés par le chargement et les deux autres, vous le devinez, par la voyageuse et le pilote. Ce dernier, Don José Cuesta Prado, membre du Club Rotario de Retalhuleu, me dit: "Nous allons à León, ville voisine de Managua, où vos services seront grandement appréciés".

Partis à 6 h. a.m. du Guatemala, nous sommes à

AU NICARAGUA

VICE DE LA CROIX ROUGE



Managua après le tremblement de terre.

Photo: Galeria del Arte

Léon, Nicaragua, à 9 h. Deux médecins m'attendent à l'aéroport pour me conduire dans une maison de vieillards, dirigée par les Soeurs des Pauvres de Saint-Pierre Claver, communauté colombienne. La supérieure me reçoit à bras ouverts, car ses Soeurs sont exténuées. Elles sont six et une vingtaine d'aides; aucune n'est infirmière. Soixante-dix-sept personnes dont plusieurs invalides, habitent ce foyer, plus une cinquantaine de réfugiés qui s'y sont ajoutés: jeunes, vieux, sourds, aveugles, impotents.

Ces sans-logis de Managua sont peu blessés, mais quelques-uns souffrent d'ulcères variqueux depuis plusieurs mois voire nombre d'années. Les pansements n'avaient pas été refaits depuis 5, 7, ou 9 jours, alors il faut avoir bon coeur! De plus nous n'avons pas de matériel pour parer à une si grande nécessité. Nous réussissons à nous procurer des médicaments et des bandages; strict nécessaire pour éviter la contamination et soulager. Le matin, je fais les pansements, distribue les remèdes et accompagne le médecin dans sa tournée auprès des malades. L'après-midi, je classe les rares médicaments, je prépare le matériel pour pansements et premiers soins et j'initie aussi une jeune fille qui pourra me remplacer. Le soir, je fais le tour des salles pour répondre aux besoins des malades, les encourager dans leurs souffrances et leur souhaiter bonne nuit.

Le 29, j'assiste aux funérailles du Père Bruno Ramirez, Espagnol, religieux de Saint Joseph Calasanz, décédé à la suite de lésions dues au tremblement de terre. Plus d'une centaine de personnes lui rendent un dernier hommage et l'accompagnent jusqu'au cimetière. Le lendemain, autre victime: une maman dont j'avais nettoyé hier une blessure à la tête. Quelques jours plus tard c'est un vieillard qui a fini de souffrir et rentre à la Maison du Père. Nous ne pouvons avertir aucun membre de leur famille; nous n'avons pas leurs noms. Quatre prisonniers accompagnés de deux soldats viennent chercher les corps pour les porter en terre. Cela me donne à réfléchir. Le premier a tout quitté pour suivre le Christ; il meurt loin de son pays, de sa famille, de ses amis, mais tel que promis, il reçoit le centuple, regretté de ces Nicaraguéens qui le vénèrent comme un bienfaiteur. Les deux vieillards meurent dans leur pays mais les circonstances tragiques du séisme les privent de la présence de leur famille. Que les décrets de Dieu sont impénétrables!

Le 30, nous recevons d'autres réfugiés dont un grand père qui ne s'est pas lavé depuis plusieurs jours et son petit-fils de 13 ans qui se jette dans mes bras en m'appelant maman. Plusieurs personnes doivent coucher à terre; les religieuses font des demandes pour leur procurer un lit, ou au moins un matelas. Que de souffrances à soulager! Le 31 décembre, les Soeurs de Saint-Pierre Claver après s'être munies d'un permis, m'amènent à Managua: 81 kilomètres de Léon. Le trajet se fait en une heure; la route est belle et le panorama magnifique. En arrivant sur les lieux, quel désastre! Très peu de gens circulent. Je ne parlerai pas de la situation, la T.V. a montré cette ville regor-

geant de blessés, de décombres, où flotte une atmosphère de douleur, de désespoir. Une chose attire pourtant mon attention et me surprend: dans de nombreuses rues maintenant nettoyées, l'asphalte est intact.

Voici ce que disent les journaux de Léon: "L'ambassade des Etats-Unis vous fait connaître le rapport de l'évaluation du tremblement de terre du 23 décembre 1972. Plus de 60 000 maisons détruites, 300 000 personnes durent évacuer; on calcule le nombre de morts entre 4 000 et 6 000 et le nombre de blessés à 20 000. La moitié de la production interne brute est perdue. La moitié des écoles et tous les édifices du Gouvernement furent détruits. Nicaragua aura besoin d'aide pour le moins durant les dix premiers mois".

Ce qui m'attriste beaucoup c'est de rencontrer un grand nombre de survivants affolés qui cherchent leur père ou mère, frère ou soeur ou autre personne aimée portée disparue. Des familles entières furent ensevelies dans les décombres; plus de 4 000 cadavres incinérés.

A Managua, survivent au désastre 90 000 personnes seulement. Ici, à Léon, 20 000 s'y sont réfugiées. Leurs maisons portent un drapeau rouge. La ville est surpeuplée. Certains services sont paralysés tels: la poste et le télégraphe mais grâce à la solidarité universelle, l'aide internationale vient de tout côté. Deux jours durant, je suis allée prêter main forte à la distribution des aliments. L'ordre était parfait, tout bien contrôlé, répartition juste et équitable. Les sinistrés ont une carte indiquant leur nom et ceux des membres de leur famille; le contrôleur enregistre la date sur sa liste et sur la carte. Selon le nombre de personnes, on reçoit pour une semaine: sucre, maïs, fèves, riz, gruau et patates (venant de Canada Packers Ltée). Les secousses sismiques continuent à Managua, les secours s'avéreront encore bien nécessaires, mais la population affligée met sa confiance dans la généreuse collaboration de chacun.

Grâce à la compréhension de Don Manuel Barrios, administrateur de la Compagnie du Port où je donne mes services d'infirmière à Champérico, je pus prolonger mes vacances à Léon. Le 15 janvier 1973, je reprends la route du Guatemala avec une expérience de plus à mon crédit. Je parcours de nouveau Managua pour me rendre à l'aéroport. Partout c'est bien triste: nous circulons entre ruines et rues délabrées. Des gens essayent de réparer les dégâts causés, mais la plupart détruisent davantage dans un inutile effort de récupération.

Après une journée d'attente à la capitale, un avion décolle pour le Guatemala. Les habitants de Nicaragua qui ont survécu à la tragédie vivent une situation pénible; mais malgré les lourdes pertes ils remercient le Seigneur de leur avoir conservé la vie. Je lui rends grâce moi aussi de m'avoir donné la joie d'apporter un peu de soulagement à ces pauvres gens. Je me suis sentie vraiment impliquée dans la douloureuse épreuve de ces chers sinistrés. Découvrir l'esprit de solidarité et de fraternité m'a aussi fait bien chaud au coeur.



J'AI ÉTÉ AUXILIAIRE DE VACANCES AU MAROC

Chère Gisèle,

Tu me demandes de te raconter un peu mes vacances au Maroc, ces trois semaines merveilleuses et enrichissantes qui furent miennes; voici je t'arrive.

Comme tu le sais, c'est dans le cadre "opération-bénévoles-auxiliaires de vacances à la disposition des vieillards" que je répondais, avec des amies, à l'appel des Petits Frères des Pauvres.

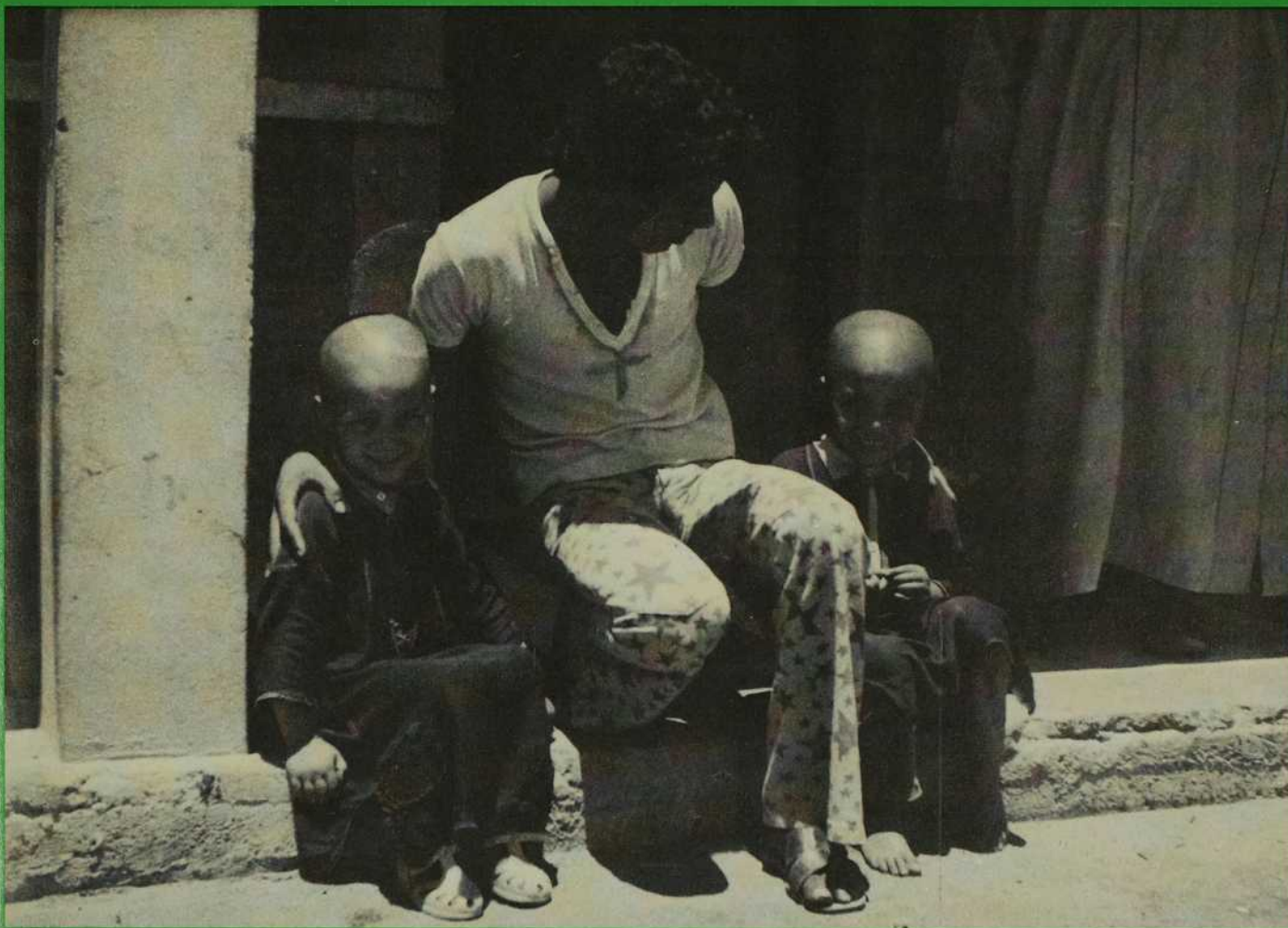




Texte et Photos: Luce de Guillebon

Scènes de rue au Maroc.





C'est fantastique, cette expérience que j'ai vécue à l'été après une année d'enseignement: tu pars pour donner et tu reviens enrichie, tu pars pour aider et tu reviens grandie.

Alors, tu veux bien me suivre dans une de ces journées à "la maison de vacances" à Bouskoura située à 16 kilomètres de Casablanca. Nous étions cinq dont un aide marocain pour nous occuper d'une vingtaine de vieillards, non pas des autochtones, dont je te parlerai tantôt, mais de Français et d'Espagnols vivant là depuis x années.

Le matin, presque tous les jours, à vélo, j'allais chercher le lait avec une compagne, à une ferme d'environ 5 kilomètres de notre résidence. Nous partions au petit matin vers 6 h. 45. Il faisait encore frais. C'était bien agréable de faire le trajet à travers une grande forêt d'eucalyptus sur une route tantôt caillouteuse, tantôt sablonneuse où nous patinions. Près de la ferme, nous rencontrions des hommes partant au travail à dos d'âne et des enfants qui se débarbouillaient à la fontaine.

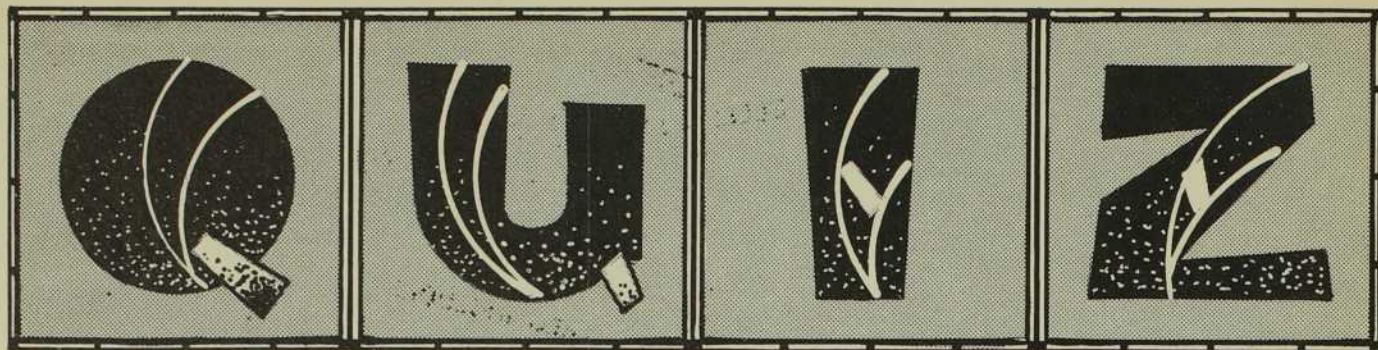
Au retour, nous préparions le petit déjeuner de nos vieux amis que nous embrassions tout comme nos grands-parents. C'est étonnant comme un échange très

simple peut unir deux générations, faire naître une profonde amitié. Le repas se prenait en plein air à l'abri d'énormes palmiers, doucement pour leur laisser le temps de se raconter et d'oublier la solitude qui pèse sur eux si lourdement parfois tout le long de l'année. Puis venait l'heure de l'épluchage des légumes, c'était toujours très animé en causeries, en musique pendant que nos chers amis jouaient aux boules près de nous.

Parfois il me fallait descendre à Casablanca faire des commissions. J'aimais beaucoup l'ambiance des marchés arabes où il faut marchander, c'est très vivant, chaud en couleurs. Chaque boutiquier essaie de vous attirer à son étal alléchant et chaque client passe de kiosque en kiosque pour s'enquérir des prix. La photo ci-incluse te donne une idée des vendeurs assis au milieu de leurs pastèques (plante à fruit, genre melon d'eau) ou près de leurs tentes fabriquées de vieux cartons ou de toiles défraîchies.

Dans ces courses, on rencontre des enfants portant des plats sur leur tête; les femmes tiennent aussi de cette façon leur panier, leur planche avec le pain,

suite p. 288



QUI EST PAULINE-MARIE JARICOT?

Quelle attachante figure que celle de Pauline-Marie Jaricot! Un de ses biographes l'a surnommée la missionnaire des missionnaires. Bien qu'elle ait vécu il y a plus d'un siècle, son message répond aux besoins d'aujourd'hui. Les yeux grands ouverts sur la réalité du monde de son temps, Pauline en percevait les nécessités les plus impérieuses. Elle était incapable de dormir tranquille lorsque tant d'appels battaient à sa porte. Elle connut néanmoins de cuisants échecs, mais la Croix ne fit que la grandir.

1

Pauline-Marie Jaricot naît à ... le ...
 Londres, le 1 janvier 1801
 Lisieux, le 16 juillet 1780
 Lyon, le 22 juillet 1799

2

Adolescente et jeune fille, elle vit dans:
 l'aisance
 la pauvreté
 la pénitence

3

Pauline-Marie renonçant à une vie mondaine se consacre à Dieu à l'âge de:
 vingt-cinq ans
 dix-huit ans
 vingt ans

4

Elle organise l'Oeuvre de la Propagation de la Foi à:
 trente ans
 cinquante ans
 dix-neuf ans

5

Son projet missionnaire connaît:
l'échec
un succès étonnant
l'inquiétude

6

Pauline-Marie Jaricot remet l'administration de son oeuvre et:
se repose sur ses lauriers
tire de nouveaux plans
vit en recluse

7

Une nouvelle oeuvre d'apostolat: "Le Rosaire Vivant":
est prise en charge par le clergé
demeure aux mains de Pauline-Marie
passe à un autre organisme

8

Pauline-Marie prend un vif intérêt aux:
problèmes de justice sociale
difficultés de la monarchie
questions d'ordre politique

9

Ce nouveau projet se nomme:
Service de Promotion Sociale
Fraternité des Travailleurs
Conservation de la Foi

10

Cette oeuvre est:
réalisée pleinement
approuvée de tous
ruinée dès ses débuts

11

Dans ses épreuves, Pauline-Marie est:
encouragée par les siens
critiquée par quelques-uns
blâmée par la majorité

12

Dans son désarroi, elle:
s'abandonne au découragement
harcèle ses créanciers
s'acquitte de toutes ses dettes

13

Réduite à une extrême pauvreté, Pauline-Marie:
s'aigrit et se tourmente
est assaillie de doutes

demande de l'aide au bureau de bienfaisance de son temps

14

En butte aux trahisons et aux mesquineries nombreuses, elle:
critique les autorités
s'indigne contre ceux qui ruinent ses projets
ne tient pas rancune à ses ennemis

15

Pauline-Marie meurt après avoir:
payé toutes ses dettes
été insolvable
récupéré sa fortune

Pauline-Marie Jaricot. Peinture réalisée par Le-Van-De, Indochinois.



Photo: Univers 73, Québec

RÉSULTATS DU QUIZ

1

Pauline-Marie Jaricot naquit à LYON, en France, le 22 juillet 1799. Elle était la dernière d'une famille de sept enfants. Sa mère, Jeanne Lattier, l'entourait d'une vigilante tendresse. Son père, Antoine Jaricot, occupant une situation enviable, était très fier de sa fille. Au sein de ce foyer chrétien, régnait une foi transcendante et invincible.

2

Adolescente et jeune fille, Pauline vivait dans l'ALSACE. A 14 ans on la voyait aux fêtes et aux bals de la société lyonnaise. Ses parents ne savaient rien lui refuser. Sa beauté et sa grâce attiraient tous les regards. Ardente au plaisir, avide de l'amour des créatures, sensible aux flatteries, elle aimait la vie. Mais elle aimait aussi le Christ qui l'avait choisie, et destinée à de grandes choses. Pauline était déchirée entre cet appel divin et un amour humain symbolisé par un anneau de fidélité qu'elle portait au cou.

3

La jeune fille renonça à une vie mondaine pour se consacrer au service de Dieu à l'âge de 18 ANS. Un sermon qu'elle entendit sur les illusions de la vanité la détourna du monde et de ses attraits. Prenant tout de suite au sérieux ses résolutions de "convertie" elle poursuit un seul but: lutter pour la justice sociale de l'Eglise.

4

Elle organise l'oeuvre de la Propagation de la Foi à l'âge de 19 ANS. Grâce à ses efforts l'Eglise entrevoit une vision nouvelle des missions. L'esprit apostolique après avoir périclité pendant plusieurs années prend un essor nouveau. Pauline écrit: "J'aime tous ceux qui souffrent sans espoir, qui sont opprimés, je les aime plus que moi-même . . . Je sens que je dois travailler au salut des âmes non d'un seul pays mais du monde entier."

5

Son projet missionnaire connaît un SUCCÈS ÉTONNANT. En moins de trois ans il prend une telle envergure que Pauline doit en céder l'administration à un groupe de hauts personnages pouvant assurer à l'oeuvre une solidité et un avenir qu'elle seule ne saurait lui conférer. Après avoir été sommairement "écartée" en 1822, elle se retire définitivement. Son coeur si sensible souffre de voir ses titres de Fondatrice et d'initiatrice de la Propagation de la Foi contestés; mais elle accepte de partager ainsi les humiliations du Christ. Dans une lettre à une amie, elle se désigne finement et modestement comme: "La première allumette pour allumer ce feu et, qu'est-ce qu'une allumette pour qu'on en parle?"

6

Après avoir remis l'administration de son oeuvre en d'autres mains, elle TIRE DE NOUVEAUX PLANS. L'impiété faisait alors d'inquiétants ravages. Pauline songe à intensifier la foi des fidèles. A cet effet, elle organise en 1826 l'oeuvre du Rosaire Vivant considérée comme un moyen puissant de "combattre les combats du Seigneur". Le but primordial de l'association est la conversion des pécheurs et le maintien de la foi. L'apôtre infatigable imagine la subdivision du Rosaire entre 15 personnes qui s'engagent à réciter chaque jour une dizaine du chapelet en méditant le mystère. De plus, chaque mois les associés doivent donner une offrande à des oeuvres de charité. Bientôt l'association compte plus d'un million de personnes assurant le rosaire perpétuel.

7

L'administration de cette nouvelle oeuvre demeure AUX MAINS DE PAULINE. Elle écrit au sujet des luttes à subir dans l'élaboration de ce projet apostolique: "L'orage ne cessa pendant quatre ans d'agiter cette frêle barque. Le démon avait mis tout en branle pour étouffer ce nouvel Isaac . . ." Pendant plusieurs décades cette initiative favorisa le renouveau de l'esprit chrétien; ses objectifs spirituels répondaient aux besoins du temps.

8

Pauline prenait un vif intérêt aux PROBLÈMES DE JUSTICE SOCIALE. Elle possédait des antennes pour capter les appels de son époque; les difficultés de la classe ouvrière lui posaient question. Elle explicite sa pensée à ce sujet dans une lettre: "Il faudrait d'abord rendre à l'ouvrier sa dignité d'homme en l'arrachant à un travail sans relâche . . . C'est en vain qu'on essaie de moraliser le peuple en s'adressant à son esprit; les cris de la haine et de la douleur étouffent

les voix les plus éloquentes. Si vous voulez moissonner cent pour un, *aimez premièrement et moralisez ensuite*. Pendant dix ans elle pria et élaborait son plan. Puis elle se mit au travail.

9

Cette nouvelle oeuvre se nomme CONSERVATION DE LA FOI, car elle ne cesse de penser aux moyens à prendre pour maintenir la foi dans les masses ouvrières. Dans son désir d'améliorer le sort des travailleurs, elle présente des projets et décide d'y consacrer sa fortune. Son plan comprend trois branches: une ligue de prières, l'assistance aux malheureux, l'oeuvre de prêts gratuits; une association de personnes riches qui consentent à un don de 10 000 francs chacune et dont les intérêts doivent servir à la cause ouvrière; la régénération de la masse par les ouvriers eux-mêmes. C'était simple et séduisant—sur le papier.

10

Cette oeuvre fut RUINÉE DÈS SES DÉBUTS. Pauline fut empêchée de réaliser ce plan généreux et concis. Elle écrivait un jour au sujet de cet échec: "Le mystère qui enveloppe mes affaires est celui de la Croix." Elle ne pouvait mieux dire. Des hommes qu'elle avait tout lieu de croire religieux et honnêtes l'engagèrent à son insu, dans d'inextricables opérations frauduleuses au cours desquelles elle perdit toute sa fortune. Au terme de ses déboires, elle disait: "Il n'est qu'un bien temporel auquel j'aspire, c'est de payer mes dettes et de remplir mes engagements." Et elle ajoutait: "Je crains les dettes plus que la mort!" Payer ses dettes sera désormais son obsession et sa croix. Pour bien des personnes de son entourage et de sa famille, le fait d'avoir des dettes constituait une tare et un déshonneur. Ses créanciers étaient au nombre d'une quinzaine de riches et d'une centaine de personnes de la classe ouvrière.

11

Dans ses épreuves Pauline est BLÂMÉE PAR LA MAJORITÉ. Cependant elle demeure ferme dans sa conviction que son oeuvre vient de Dieu. A ceux qui la traitent d'aventurière, de coquine, elle répète: "Ce projet n'est pas venu de mon propre fond. Pendant plus de dix ans je l'ai mûri dans le secret de la prière. Je ne l'ai lancé qu'après avoir pris l'avis de personnes sages et avisées." Aux douze procès qu'elle eut à soutenir, s'ajoutèrent une quantité de petites procédures sournoises, des chicanes, des mesures d'intimidation, des moqueries. Par contre les pauvres continuaient de la vénérer comme une sainte, et des hommes célèbres comme le Docteur Récamier et le Comte Alfred de Mun faisaient son éloge: "Quelle femme extraordinaire! Où donc a-t-elle puisé une si profonde connaissance des maux et des besoins de notre société agonisante?"

12

ELLE S'ACQUITTE DE TOUTES SES DETTES en commençant par celles des créanciers les plus pauvres. Cette oeuvre avait été soutenue surtout par les efforts des ouvriers eux-mêmes. Ces derniers ne la pressèrent jamais de les payer. Il n'en fut pas de même des riches qui la harcelèrent jusqu'à son dernier souffle. Sa famille qui était riche, ne refusait pas de la secourir, mais à une condition: "Tout pour Pauline, rien pour les créanciers." A quoi elle répliquait: "Tout pour mes créanciers, rien pour moi."

13

Réduite à une extrême pauvreté, Pauline se décide à DEMANDER DE L'AIDE AU BUREAU DE BIENFAISANCE DE SON TEMPS.. Après sa mort on trouve le certificat de sa pauvreté totale dans une enveloppe qui porte ces mots: "mes titres de noblesse". Même au sein des plus cruelles épreuves, sa foi ne défaille jamais. "Si Dieu ne me délivre pas, c'est par plus d'amour encore . . . Il saura tirer sa gloire de mon abjection", écrit-elle à une amie. Mais son coeur aimant et délicat souffre de l'abandon et du mépris de ses meilleurs amis, de ceux même qu'elle avait tant aidés. Vers la fin de sa vie, elle disait: "Je me démène comme je peux contre le mauvais vouloir des créatures; mais c'est comme la petite fourmi tournée à l'envers et qui agite ses pattes sans pouvoir remuer . . . Priez pour moi car je ressens encore au fond du coeur un goutte d'amertume."

14

En butte aux pires trahisons et aux mesquineries de tout genre, elle ne TIENT PAS RANCUNE A SES ENNEMIS. A la veille de mourir, elle dira à Marie Dubois, la fidèle compagne de la dernière partie de sa vie: "Chère petite! Seule vous savez ce qu'ils m'ont infligé. Eh bien, promettez-moi de ne jamais laisser percer de mes souffrances le moindre mot au détriment de qui que ce soit, fut-ce notre pire ennemi." Jusqu'à sa dernière heure, on l'entendit murmurer "par . . . par . . . par . . . pardonnons à ceux qui nous ont offensés . . ."

15

Pauline-Marie mourut INSOLVABLE, le 9 janvier 1862. "Insolvable par moi-même mais solvable par Jésus-Christ" avait-elle écrit un jour. Elle rentra à la Maison du Père dans un dénuement complet pour avoir trop pensé aux autres. Comme le dit si bien le Père Joseph Folliet dans sa dernière Conférence Internationale Missionnaire: "Le coeur de Pauline-Marie bat toujours. Il vit dans l'action sociale des chrétiens car elle est la patronne désignée du mouvement chrétien social."

OPÉRATION 15 – OPÉRATION 15 – OPÉR

Grand Concours d'Abonnements

Recueillez des abonnements nouveaux. Offrez
“LE PRÉCURSEUR” à vos parents et à vos amis.

CONDITIONS:

*Un abonnement nouveau ou un réabonnement
vous donne droit à 15% (.30) du prix d'un
abonnement de \$2.00 (un an).*

Opération 15 du 1er mai au 31 août.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom
Adresse

Souscrit par
Adresse

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom
Adresse

Souscrit par
Adresse

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom
Adresse

Souscrit par
Adresse

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom
Adresse

Souscrit par
Adresse

QUELLE COLLABORATION

OPÉRATION 15 – OPÉRATION 15 – OPÉR

OPERATION 15 – OPÉRATION 15 – OPÉRATION 15

à la Revue “Le Précurseur”

*DÉDUISEZ votre pourcentage de 15% (.30) par abonnement
d'un an et envoyez votre chèque ou mandat
à:*

LE PRÉCURSEUR

C.P. 157; Succ. Laval des Rapides

Ville de Laval, Qué. Tel: 663-6210

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Adresse

Souscrit par

Adresse

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Adresse

Souscrit par

Adresse

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Adresse

Souscrit par

Adresse

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Adresse

Souscrit par

Adresse

EN FAVEUR DES MISSIONS!

OPERATION 15 – OPÉRATION 15 – OPÉRATION 15

suite de la p. 281

leur cruche à eau. Les mamans, pour la plupart voilées ont aussi leur bébé accroché sur le dos avec un châle, une serviette de bain ou un vieux tissu; même les fillettes portent ainsi leur petit frère, mais personne n'aime à se faire photographier. J'ai pu prendre, pourtant, (et c'est ma photo préférée qui passera dans un concours d'ailleurs) les deux petits frères à la tête rasée. Beaucoup d'enfants là-bas ont des maladies de peau et on leur coupe les cheveux par hygiène. Sur l'autre photo tu remarques les garçonnetts avec ces sortes de grandes robes plus ou moins élimées. La pauvreté existe là-bas: on a des vêtements déchirés, en lambeaux ce qui n'empêche pas ces bambins d'être bien sympathiques et vraiment intelligents. Plusieurs nous ont servi de guides merveilleux dans ces villes, véritables labyrinthes pour les européens, mais domaines familiers de ces gosses débrouillards. Elle est typique aussi n'est-ce-pas la photo de grand-père sur son âne? Vois-tu, c'est la voiture du pauvre.

L'accueil des Marocains est partout proverbial; dans la moindre boutique pour peu qu'on se mette à jaser en toute sympathie avec le marchand, on vous offre un verre de thé à la menthe. Mon amie et moi avons été reçues dans une famille et même nous y avons fait un assez long séjour. Impossible de partir car l'on nous retenait toujours avec des invitations ici et là chez des connaissances; les soirées de folklore étaient fantastiques; une véritable féerie, on avait l'impression de vivre un conte des "Mille et une Nuits".

Mais avant de te quitter, chère Gisèle, je reviens à mes Vieux Amis de la Colonie de Vacances qui furent si heureux de leur séjour à "leur maison de campagne". Imagine, pour eux, trois belles semaines de repos, de vie insouciant où bien entourés, ils n'avaient aucun souci pécuniaire. Quelle joie pour ces esseulés de se sentir aimés, choyés, d'avoir quelqu'un à qui raconter un peu leur vie! Aussi nous ne pouvions leur faire plus plaisir que d'aller les voir dans leur chambre et les écouter de longs moments.

Puis après, les uns aimaient aller faire un tour en voilier; nous les y conduisions et parfois jouissions de ces excursions. Les autres préféraient se promener doucement dans les jardins, parcs publics voire forêts pour contempler les beautés de la riche nature nord-africaine.

Deux fois par semaine, après le souper, nous projetions des films; les vieux films étaient toujours les préférés . . . les autres soirs, les jeux de boules ou de cartes étaient les agréables passe-temps. Puis nous les reconduisions à leur chambre leur souhaitant "Bonne Nuit" avec d'affectueux baisers à l'appui. C'était à se demander à la fin de chaque journée, lesquels étaient les plus heureux de ceux qui donnaient ou de ceux qui recevaient . . .

Toi aussi, chère amie, tu as expérimenté souvent cette joie du partage, alors tu me reviens à ton tour me raconter tes vacances? J'ai hâte de te lire. A bientôt.

Luce

INDE	: <i>Mère Teresa</i>	257
PHILIPPINES	: <i>Le Centre communautaire de Piapi</i>	262
HAÏTI	: <i>Folklore Haïtien</i>	264
BOLIVIE	: <i>Les Fêtes religieuses de Orkopina</i>	268
ZAMBIE	: <i>J'ai vu l'Afrique</i>	272
GUATEMALA	: <i>Mes vacances au service de la Croix Rouge</i>	276
MAROC	: <i>J'ai été auxiliaire de vacances au Maroc</i>	279
	<i>Quiz</i>	282
	<i>Concours d'abonnements</i>	286

SOMMAIRE

DIRECTION: Gisèle Villemure, m.i.c. — **ÉQUIPE DE RÉDACTION:** Pauline Pageau, m.i.c., Madeline Maillet, m.i.c., Agnès Lavallée, m.i.c. — **TIRAGE ET PUBLICITÉ:** Rita Ready, m.i.c., Anna Ready, m.i.c. — **SERVICE ARTISTIQUE:** Anita Julien, m.i.c.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS:

\$2.00: 1 an
\$3.00: 2 ans

ADRESSE POSTALE:

Le Précurseur
Casier Postal 157
Bureau de Poste Central
Ville de Laval
P.Q., Canada Tél.: 663-6210

Mari

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

Revue bimestrielle éditée par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT:

13 avril, 1973

Jean-Charles Valin, prêtre

POUR COMMUNIQUER AVEC Les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AFRIQUE CENTRALE.

Malawi:- MZIMBA: Provincial House, P.O. Box 47 - KASEYE: P.O. Box 100, Chitipa - MZUZU: P.O. Box 24 - NKATA BAY: P.O. Box 9 - KARONGA: P.O. Box 14 - KATETE: P.O. Box 8, Champira - MZAMBAZI: P.O. Eutini - RUMPI: P.O. Box 15.
Zambia:- CIKUNGU: P.O. Kazimuli - CHIPATA: P.O. Box 107 - KANYANGA: P.O. Lundazi.

AMÉRIQUE DU SUD.

Bolivie:- COCHABAMBA: 3403 Calle Oruro, Casilla 1667 - CATAVI: (Oruro) Casilla 434 - IRUPANA: Academia Santa Rita, Casilla 2893, La Paz - LA PAZ: Avenida Abarao 895, Casilla 2893.
Chili:- ANCUD: 227 Calle Errazuriz, Casilla 82 - SANTIAGO: Calle Santa Teresa 1175, Casilla 4782, Correo 2.
Pérou:- LIMA: Casa Provincial, Pedro Murillo 963, Depto F - Pueblo Libre 21 - LIMA: Napo 1124, Azcona, Brena, Lima 5 - PUCALLPA: Internado Nuestra Señora de Guadalupe, Apartado 241.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Guatemala:- TOTONICAPAN: Colegio Pedro de Bethancourt - CHAMPERICO: Calle Xelaju #3-27, Puerto de Champerico.

ANTILLES.

Haiti:- PORT-AU-PRINCE: Maison Provinciale, C.P. 1085, Cité 2 - LA BOULE: C.P. 1085, Cité 2, Port-au-Prince - CAP HAITIEN: Ecole Normale, C.P. 81 - CAMP PERRIN: C.P. 14, Les Cayes - DESCHAPELLES: Hôpital Albert Schweitzer, C.P. 2213-B, Port-au-Prince - CROIX DES BOUQUETS: C.P. 1291, Port-au-Prince - PORT SALUT - TROU DU NORD - HINCHE - LES CAYES - CHANTAL (Sud) - LIMBE - ROCHE A BATEAU - Les COTEAUX.
Cuba:- COLON: Apartado 21, Colon (Matanzas).

CANADA.

MONTRÉAL: Maison Générale: 121 avenue Maplewood, Montréal 153 - Noviciat et Scolasticat: 314, Chemin Ste-Catherine, Outremont, Montréal 153 - Maison Provinciale: 7535, rue St-Dominique, Montréal 327 - Miss. de l'Imm.-Con. 2900, Chemin Ste-Catherine, Montréal 250 - Hôpital Chinois, 355 est, rue Faillon, Montréal 327 - Miss. de l'Imm.-Con., 392, rue Edouard-Charles, Montréal 152 - PONT-VIAU: Maison Provinciale, 58, rue Desnoyers, Pont Viau, Ville de Laval - GRANBY: 35, rue Dufferin - OTTAWA: Centre Chinois, 30, avenue Goulburn, Ottawa 2, Ont. Kin 8C8 - JOLIETTE: 750,

rue St-Louis - ST-JEAN: 430 rue Champlain - NOMININGUE: 108, rue Saint-Ignace, Comté Labelle - TROIS-RIVIÈRES: 1325, rue de la Terrière - QUÉBEC: 1073 ouest, rue St-Cyrille, Québec 6 - RIMOUSKI: 225 ouest, rue St-Germain - CHICOUTIMI: 906, Chemin Sydenham - VANCOUVER: Mount St. Joseph Hospital, 3080, Prince Edward St., Vancouver 10, B.C. - Refuge de l'Imm.-Con., 236 Campbell Avenue, Vancouver 4, B.C.

HONG KONG.

KOWLOON: Provincial House, 103 Austin Road - Tak Sun School, 103 Austin Road - Good Hope School, Clearwater Bay Road - Novitiate, 125 Waterloo Road - Tak Oi Secondary School, 8 Tsz Wan Shan Road.

ILES PHILIPPINES.

MANILA: Provincial House, P.O. Box 3400, Manila D-404 - BAGUIO CITY: Novitiate, 73 Pacdal Road, P.O. Box 83, Baguio City, B-202 - INTRAMUROS: Immaculate Conc. Academy, General Luna St., Manila D-406 - DAVAO CITY: Good Counsel, Florentino Torres St., Davao City, O-404 - MATI: Imm. Heart of Mary College, Davao Oriental O-507 - LAS PINAS: St. Joseph Academy, Rizal D-710 - GAGALANGIN: Immaculate Con. Academy, 2212 del Rosario St. - PADADA: St. Michael's College, Davao del Sur, C-412 - HAGONAY: Holy Cross of Hagonoy, Davao del Sur, O-407 - KIBLAWAN: Holy Cross of Kiblawan, Davao del Sur, O-407 - SAPANG PALAY: P.O. Box 3400, Manila D-404.

JAPON.

TOKYO: Provincial House, 13-16 Fukazawa 8 chome, Setagaya ku, Tokyo 158 - AIZU-WAKAMATZU: 1-49 Nishi Sakao machi, Aizu-Wakamatzu 965, Fukushima ken - KORIYAMA SHI: 3-18 Toramaru machi, Koriyama Shi 963, Fukushima ken.

MADAGASCAR.

TANANARIVE: Maison Provinciale, Tsaramasay - MORON-DAVA: Boîte Postale 53 - AMBOHIBARY: Sambaina - ANTSIRABE: Ste-Thérèse de Mahazoarivo, B.P. 146 - MAHABO: via Morondava - ANTSIRABE: Noviciat, 02 F 10 Route d'Ambohitra, B.P. 207.

TAIWAN.

KWANSI: Novitiate, 119 Cheng I Lu - Hsinchu Hsien, Kwansi-306 - SHIH KUANG TZE - 306, Hsinchu Hsien - TAIPEI: 363 An Tung St., Taipei - 106 - NAN AO: Nan Ao Catholic Hospital, 25 Tai An Road, Ilan Hsien, Nan Ao - 272.

Etes-vous D'ACCORD à trouver un ABONNEMENT NOUVEAU?
LE PRÉCURSEUR (formule d'abonnement)

Vous trouverez ci-joint la somme de \$..... pour un abonnement année

Nom

Adresse

.....

Abonnement	1 an:	\$2.00
	2 ans:	\$3.00
à l'étranger	1 an:	\$3.00
	2 ans:	\$5.00

ADRESSE POSTALE

Le Précurseur

Casier Postal 157

Succursale Laval des Rapides

Ville de Laval

P.Q., Canada Tél. 663-6210